

cours... Heureux échange de confiance et d'estime ! Mélange touchant du sacré et du profane ! Admirable et précieuse effusion de deux cœurs, si dignes l'un de l'autre, égaux en droits au bonheur éternel, et qu'on ne saurait trop citer pour exemple à ceux qui dédaignent les douceurs de la sainte amitié !

Le curé de Roquencourt avait remarqué, parmi ses paroissiens, un vieillard privé de la vue, dont le ton et la démarche semblaient annoncer une personne de distinction, qui, retirée du monde, s'était réfugiée au village pour y dérober son existence à tous les regards.

Cet inconnu paraissait être septuagénaire ; il se promenait ordinairement dans les lieux les moins fréquentés des environs, et se faisait conduire par un vieux serviteur qui lui portait un vil et respectueux attachement. Ils habitaient tous les deux une retraite isolée, où jamais ne pénétrait aucun étranger.

La simplicité des vêtements de l'aveugle, qui n'était connu dans tout le pays sous le nom de M. Gervais, et l'obscurité dont il cherchait à s'envelopper sans cesse, l'avaient fait prendre d'abord pour un de ces pauvres rentiers de l'État, ruinés par les secousses politiques, qui viennent chercher aux champs une vie frugale analogue à l'exiguité de leurs moyens d'existence. Mais bientôt son penchant à la bienfaisance, seul bonheur que pût éprouver l'inconnu, le trahit, et fit soupçonner que, sous les dehors les plus simples, il cachait une grande aisance dont il employait la majeure partie à secourir les infortunés.

Il ne faisait aucune promenade sans répandre par les mains de son guide fidèle un grand nombre d'aumônes. Un agriculteur éprouvait-il une perte imprévue ; une pauvre veuve, un vieillard infirme étaient-ils abandonnés de leurs proches : le généreux monsieur Gervais s'empressait de venir à leurs secours et n'exigeait d'eux, pour récompense, que de cacher les dons qu'ils avaient reçus de lui. Le nombre des obligés augmentait chaque jour, et, sans divulguer tout-à-fait le secret promis, chacun portait à son bienfaiteur une vénération qu'il était difficile de ne pas remarquer. Il ne se promenait plus sans que, sur son chemin, chaque passant ne se découvrit avec respect et ne fit des vœux pour sa conservation. Se rendait-il à l'Église, on s'arrêtait sur son passage, on l'entourait avec empressement ; et, comme son infirmité l'empêchait de s'apercevoir des hommages qu'on lui rendait, et que son vieux serviteur se faisait un devoir de les lui laisser ignorer, cet excellent homme jouissait d'autant plus de tout le bien qu'il faisait, que rien ne lui semblait en révéler le mystère.

Cette bienfaisance modeste ne fut pas longtemps ignorée du curé de Roquencourt. Ceux de ses pauvres qu'il assistait de son côté, ne purent lui cacher ce que faisait pour eux le bon monsieur Gervais. On juge aisément, d'après cela, du vif désir qu'éprouva le pasteur de connaître celui qui l'aidait si largement à nourrir son troupeau.

Instruit, par le guide de l'inconnu, que rien ne déplaisait plus à son maître, que d'entendre parler des dons qu'il répandait, et qu'il avait déjà quitté plus d'un village où ses bienfaits divulgués lui avaient attiré des déférences qui contrariaient ses goûts, le pieux abbé Lemaire feignit d'ignorer tout ce que les habitants du hameau devaient au bienfaisant étranger ; il se contentait de se trouver quelquefois sur le chemin que celui-

ci parcourait dans ses promenades, de l'aborder avec le simple intérêt du pasteur du lieu, et de lier avec lui ces conversations d'usage qui, insensiblement, établissent plus de confiance et de familiarité. Monsieur Gervais, qui connaissait toute la vie du curé de Roquencourt, ne put se défendre de la vénération qu'il inspirait, et finit par l'admettre un jour dans son humble retraite.

M. Lemaire remarqua, non sans étonnement, plusieurs indices d'une haute origine et d'une opulence cachée. Là, se trouvait le portrait en pied d'un officier général qui, par la ressemblance des traits, annonçait être celui du solitaire aveugle ; ici, l'on voyait le buste en marbre de Turenne et celui du grand Condé ; sur la cheminée, on avait laissé, par oubli sans doute, une magnifique tabatière d'or, avec un portrait entouré de diamants ; enfin, sous une vieille redingote grise, que portait ordinairement l'inconnu, et sur un habit bleu tout rapé qu'il déboutonna par mégarde, le discret pasteur aperçut un grand cordon rouge, ce qui ne lui permit plus de douter que le simple Gervais ne fût un officier supérieur, ou quelque autre personnage important qui, sous un nom emprunté, cachait son rang et sa naissance.

H. VAN LOOY.

(A continuer.)

ESSAIS POÉTIQUES

DE M. LÉON PAMPHILE LEMAY.

Ce volume, qui est admirablement imprimé par M. E. Desbarats, renferme plus de 300 pages de poésie et peut figurer partout avec honneur pour témoigner de l'avancement littéraire de ce pays, et aussi du zèle et du goût parfait de nos bons imprimeurs.

Ainsi que l'a bien dit Balmès dans le tome III de ses mélanges, ceux pour qui la beauté morale n'est pas et qui traitent de rêve les ravissements de la vertu et les remords du vice ; pour ceux qui ne voient en ce monde que des nécessités matérielles et pour qui la pensée n'est qu'une sensation, ceux-là peuvent faire peu de cas de la littérature et de la poésie et ne pas comprendre son immense influence sur la société ; mais nous, nous admettons qu'il n'y a rien de plus réel et de plus sincère que ce qui est ressenti par notre cœur et rien qui témoigne mieux de l'état moral et intellectuel d'un pays et d'une époque que la poésie qui en est la plus vive et la plus forte expression. A ce titre nous accueillons avec bonheur les œuvres de M. Lemay, à qui les plus hauts encouragements n'ont pas manqué, et nous espérons que le pays saura reconnaître en lui un penseur, un homme d'une haute moralité et un littérateur qui lui fait honneur par l'emploi consciencieux et pur d'un talent vraiment noble et distingué. Nous reviendrons sur cet ouvrage dans un prochain numéro.